

je me garderai bien de les apprécier ici ; et ces raisons ne sont peut-être pas toutes celles que vous croyez. Mais nous fîmes du coup reportés à l'époque où notre clerge chantait des *Te Deum* pour fêter la chute de Napoléon, l'héritier des principes de 89... Certes, quand je dis *nous*, il faut s'entendre. De tout temps il y eut chez nous, et dans le clergé comme ailleurs, des esprits assez éclairés pour savoir aimer la France indépendamment de ses formes de gouvernement et de ses préférences électorales. Le sentiment du peuple envers la France avant la guerre, c'était celui de paysans qui compteraient dans leur famille une grande actrice. Nous étions au fond très fiers de vous, mais vous nous scandalisiez. Et je ne suis pas sûr s'il n'entraît pas aussi dans nos âmes un peu d'envie, un peu de la jalousie du parent pauvre.

Ah ! que vos souffrances, que votre vaillance, ont parlé éloquentement à notre cœur !... Du jour où il éclata aux yeux étonnés du monde que celle que, sur la foi de racontars intéressés, nous avions crue frivole et même légère (1), était, à tous les sens du mot, la plus brave des femmes, nous avons rougi de nous-mêmes, nous n'avons plus songé qu'à nous faire pardonner nos ridicules bouderies. *Applaudissements*. Nous avons éprouvé, à l'égard de notre pays d'origine, cette transformation de sentiments que subit le voyageur qui connut Paris avant la guerre et qui le revoit aujourd'hui. Alors, la Française authentique était invisible (2). Mais, rien qu'à voir aujourd'hui partout — dans les ascenseurs, dans les tramways, dans le Métro — la figure souriante, patiente, ferme, intelligente et propre, des vaillantes petites femmes qui ont remplacé dans l'organisme économique les hommes partis pour les tranchées, on se sent pris d'une admiration attendrie pour un peuple qui sait allier, jusque dans ses classes les moins favorisées, tant de grâce à tant de vertus. Vos malheurs vous auront au moins forcés à vous montrer sous votre jour véritable. Ne souriez pas : le Métro parisien est à l'heure actuelle un des foyers de rayonnement des plus belles qualités françaises...

Nationalistes pour la plupart, les jeunes Canadiens-Français des classes plaisamment appelées *supérieures* se sont enrôlés en très petit nombre. Quelques-uns m'avaient précédé, plusieurs m'ont suivi. Mais, depuis plusieurs années, j'étais — pour employer le vocabulaire à la mode — un nationaliste minoritaire, et j'eus beau répondre, à la jeunesse qui m'objectait nos propres misères, que les plus beaux sacrifices sont ceux que l'on se fait entre malheureux, je vis accourir peu de fils de famille sous mes étendards. Nos troupes se sont donc recrutées presque exclusivement dans le peuple. Or, nous avons assisté en France à un spectacle à la fois imprévu et réconfortant. Français d'Amérique et Français de France, qu'on croyait devenus étrangers les uns aux autres, et que, la veille encore, séparaient profondément leurs dissentiments religieux, se sont mis tout de suite à fraterniser.

Il est bien parfois arrivé que les tommies canadiens-français abusassent légèrement du crédit que leur faisaient leurs cousins d'outre-mer. Mais nos gars sont avenants, ils ont la langue bien pendue, le cœur chaud et bon, et sur la main : il n'en faut pas davantage pour gagner le cœur du Français. Partout où ils ont passé, ils ont

(1) NOTE DE L'AUTEUR. — Le texte portait : « ...celle que... nous avons prise pour une grande cascadeuse »...

(2) NOTE DE L'AUTEUR. — Le texte portait en outre : « A moins de pouvoir pénétrer dans la famille, on eut pu passer des mois entiers à Paris sans voir d'autres femmes que celles de Montmartre ou de l'hor. Maxim. »